

Le fermier méconnu

François-Raymond Aylwin

Volume 8, Number 3-4, Spring–Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6083ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aylwin, F.-R. (1993). Le fermier méconnu. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 94–97.

FRANÇOIS-RAYMOND AYLWIN

Le fermier méconnu

Tout importantes qu'elles fussent, les murailles du château de Malefaucou ne projetaient pas leur ombre jusqu'à la mesure où commence notre récit. Celle-ci était formée d'un bâti fait de troncs d'arbres mal équarris agrémenté de branchages. Un toit de chaume coiffait la structure, gardant au sec les habitants et, pour leur confort, le plancher en terre battue. Dans la demeure, lorsque les yeux parvenaient à percer la pénombre et la fumée, il était possible de dénombrer en un rien de temps les rarissimes meubles du logis.

Entrons donc dans cette chaumière un certain jour de l'an de grâce treize cent quarante.

— Votre mari ne sera pas marri d'avoir deux nouvelles bouches à nourrir, dit une voix de femme. Ce sont des garçons que vous venez d'avoir, un gros dodu et un gringalet. Ce dernier ne sera peut-être pas bien utile, mais l'autre pourra travailler pour deux. Enfin, vous verrez bien ce que dira votre homme.

Ce que le père a bien pu dire au sujet des jumeaux, nous l'ignorons. Nous savons par contre que, bien qu'ils aient été enregistrés autrement dans les archives de

Monsieur le châtelain, pour tous les gens du bourg ils furent connus comme étant Dodu et Gringalet.

Dodu grandit droit et solide comme le chêne, dont le front au Caucase pareil brave l'effort de la tempête. Gringalet, tel le roseau fragile, pliait l'échine à tout venant.

Et les jours passèrent, et s'écoulèrent les ans. La robustesse de Dodu lui valut de demeurer au château parmi les gens d'armes. Son suzerain, le baron de Malefaucou, se disait en son for intérieur : «Avec lui, je me fais fort de tenir tête à tout ost y compris celui de mon vilain voisin. Qu'il tente donc de me chercher noise et son rapide trépas terminera toute tentative troublant ma tranquillité.»

De son côté, Gringalet, perdu dans la plèbe, vivait courbé sous le poids d'œuvres serviles. Courbé pour les semailles, courbé pour la moisson, courbé pour traire la chèvre, courbé sous les fagots, encore courbé, toujours courbé, il demeurait courbaturé.

Alors que, faisant mentir la maxime selon laquelle l'habit ne fait pas le moine, Dodu se durcissait dans son habit de fer et se pavanait devant les serfs, Gringalet grelottait, grippé plus souvent qu'à son tour, mais reprenait vie en admirant les bonds gracieux des cerfs.

Ignoré par les gens du château, Gringalet étonnait par ailleurs ses voisins. Plié en deux sur sa faucille au temps des produits aoûtés, il chantonnait des odes inédites telles que : «Les blés sont mûrs et la terre est mouillée,

les grands labours seront sous la gelée». De retour à sa chaumine, il chantait encore : «Ma maison, ce n'est pas ma maison, c'est la plaine». D'une chanson à l'autre, il semait la joie dans son entourage.

— C'est dans les chansons qu'on apprend la vie, y a dans les chansons beaucoup de leçons, se plaisait-il à dire, et les villageois étaient bien d'accord avec lui. La Guilde des musiciens, l'Académie de France et même la Société littéraire de Laval n'ayant pas encore été instituées, personne ne songea à vérifier si les paroles de ses chansons étaient bien de lui ou empruntées de quelque troubadour.

Et passèrent les ans, et s'écoulèrent les jours jusqu'à celui que les romanciers nous présentent souvent chargé de sombres nuages et agité par un violent vent de tempête. Ce jour funeste se trouva être celui où Monsieur le châtelain fut instruit du fait que son vilain voisin déclarait à qui voulait l'entendre : «l'État, c'est moi». Qu'il y ait eu de sombres nuages ou pas, Monsieur le baron de Malefaucou en prit ombrage.

Désireux de réduire à néant les prétentions de ce voisin vaniteux, il fit mander Dodu et le chargea de lever des troupes pour protéger l'intégrité territoriale, le bien-être des habitants et leur qualité de vie. Enflammé par sa propre éloquence, il termina en s'écriant : «Honnî soit qui mal y pense». Dodu ayant compris, égaré par une telle éloquence, «omis soit qui a mal en panse» épargna à quelques fermiers la course aux armements.

Le moment du départ étant venu, dans le beffroi une cloche sonne, sonne; sa voix d'écho en écho dit au monde qui s'étonne que le jour de gloire est arrivé. Cependant, avant que de mener sa maigre troupe au combat, Dodu la harangua en ces mots : «Aux armes les vauriens, formez le bataillon, marchons, marchons».

Ce discours bref mais bien appuyé insuffla un peu de courage aux paysans qui auraient bien préféré demeurer dans leurs prés. Dodu ouvrit la marche en proclamant «le sort en est jeté», et les autres suivirent le rubicond.

Le piège étant bien tendu et l'embuscade réussie, la bataille fut courte. Surpris par l'ennemi, Dodu et sa troupe furent mis en pièces et leurs corps jetés pêle-mêle dans une fosse anonyme creusée dans les prés, sur-le-champ.

Laissé au hameau parce que trouvé trop chétif, Gringalet, plus malade encore que de coutume, passa de vie à trépas. Son entourage lui fit une tombe et dressa une pierre pour indiquer l'endroit de son repos.

La morale de cette histoire est que, dans ces temps jugés arriérés et barbares par les civilisés que nous sommes, les gens trouvèrent qu'il valait mieux élever un monument à un pacifique fermier méconnu qu'à un soldat inconnu.